L'IA va-t-elle tuer la littérature ?



Elle permet aujourd'hui de publier des ouvrages en quelques jours, à moindre coût. Après les révélations sur le livre de Thélyson Orélien, les auteurs se positionnent et les éditeurs réagissent... lentement.

Par **Muriel Fauriat,** illustrations **Sarah Bouillaud**

IL FAISAIT LA COURSE aux prix littéraires en tête quand Thélyson Orélien a été arrêté en plein élan. Soupçonné d'avoir écrit *C'était ça ou mourir* (Éd. Grasset) avec l'intelligence artificielle (IA) générative, l'auteur québécois s'est vu retirer des listes de nommés au fil de l'automne. Trahie, triste : voilà les sentiments qui m'ont habitée lorsque j'ai appris que ce roman que j'avais tant aimé et chroniqué avec conviction dans *Le Pèlerin (lire n° 7502)* n'était pas de sa plume. Même sentiment chez ma collègue graphiste Manon, « en colère, écœurée », quand elle a compris que des milliers de romances, genre très en vogue dont elle est fan, sont écrites par l'IA...

Car cette technologie n'en est pas à son coup d'essai. Brisant l'omerta, une éditrice sud-africaine, Coral Hart, explique avoir fait écrire par l'IA, en vingt mois et sous différentes signatures, pas moins de 371 romans vendus à plus d'un million d'exemplaires dans le monde. À l'appui de ses dires, elle détaille sa façon de travailler : elle donne au logiciel l'idée générale, le genre, le ton, les personnages et le nombre de chapitres qu'elle résume à gros traits. Puis la machine exécute. Une première mouture est passée à la moulinette IA, et un éditeur humain relit la version finale.

Folle production automatique

Aujourd'hui, les producteurs de contenus IA ciblent la littérature de genre (romance, romans *young adult*, polars, etc.) et près d'un roman sur cinq vendus par la plateforme d'autoédition d'Amazon est en partie générée par l'IA[1]. Alerté par la folle croissance en volume du marché, Amazon a d'ailleurs réduit à deux par semaine le nombre de titres qu'un éditeur est autorisé à mettre en ligne. Hors Internet, différentes maisons indiquent recevoir des manuscrits clairement écrits en partie par l'IA. Dans notre pays de lettres, la sidération domine : après la finance et la technique, l'intelligence artificielle s'empare de l'écriture. De notre essence, de notre



singularité ! Que vont devenir les « vrais auteurs » ? Sont-ils voués à disparaître ?

« Attention, le langage n'a pas le même sens dans l'un et l'autre cas, met en garde la philosophe Barbara Cassin *(lire p. 23)*. Le langage humain est incarné dans un sujet, avec un corps, des sens. Il est en invention perpétuelle. À l'opposé, celui de l'IA *(les LLM,* large language models *ou grands modèles de langage, ndlr)* n'a pas de corps ; sa capacité d'invention est encadrée par un programme. Celui-ci a été entraîné sur de vastes quantités de données et fonctionne selon des probabilités. » En effet, son algorithme propose, après un mot ou une fraction de mot, ce qui est le plus attendu, le plus répertorié. L'écriture ne peut donc être que commune, nivelée.

Cette production automatique du langage est ce qui a poussé la primo-romancière Sarah Tadlaoui[2], qui a travaillé dix ans pour Google et a assisté à l'apparition de son IA générative, à quitter son poste : « Je voulais écrire un vrai livre, et j'ai décidé de dénoncer la novlangue *(ici un jargon technico-marketing, ndlr)* en vogue dans le digital, la manière dont le langage influe sur nos corps, nos pensées, à l'image de ce que l'IA peut nous faire. »

62 %

des Français se sentiraient trahis d'apprendre qu'un livre qu'ils ont adoré a été écrit avec l'IA.

Source : étude Ipsos BVA, octobre 2026.

Comme elle, 69 % des Français estiment qu'un livre écrit avec l'IA « n'est pas de la vraie littérature »[3]. « Si j'apprends que c'est une machine qui m'a ému, cette émotion ne m'intéresse plus », a récemment déclaré l'écrivain Thomas Reverdy dans les colonnes du *Monde*. La grande majorité des auteurs interrogés sont du même avis : « D'un côté, nous avons une production de contenus standardisés ; de l'autre, des artisans, les pieds dans la boue, qui tentent de faire surgir de la beauté », s'embrase Abel Quentin, auteur de *Sanctuaires,* un essai démontrant les dangers de l'IA générative et les moyens de lutter contre elle *(lire p. 23)*. « Ce qui m'intéresse, explique le romancier Serge Joncour, c'est de partir de mon imagination brute, de mes flashs, et

•••

•••

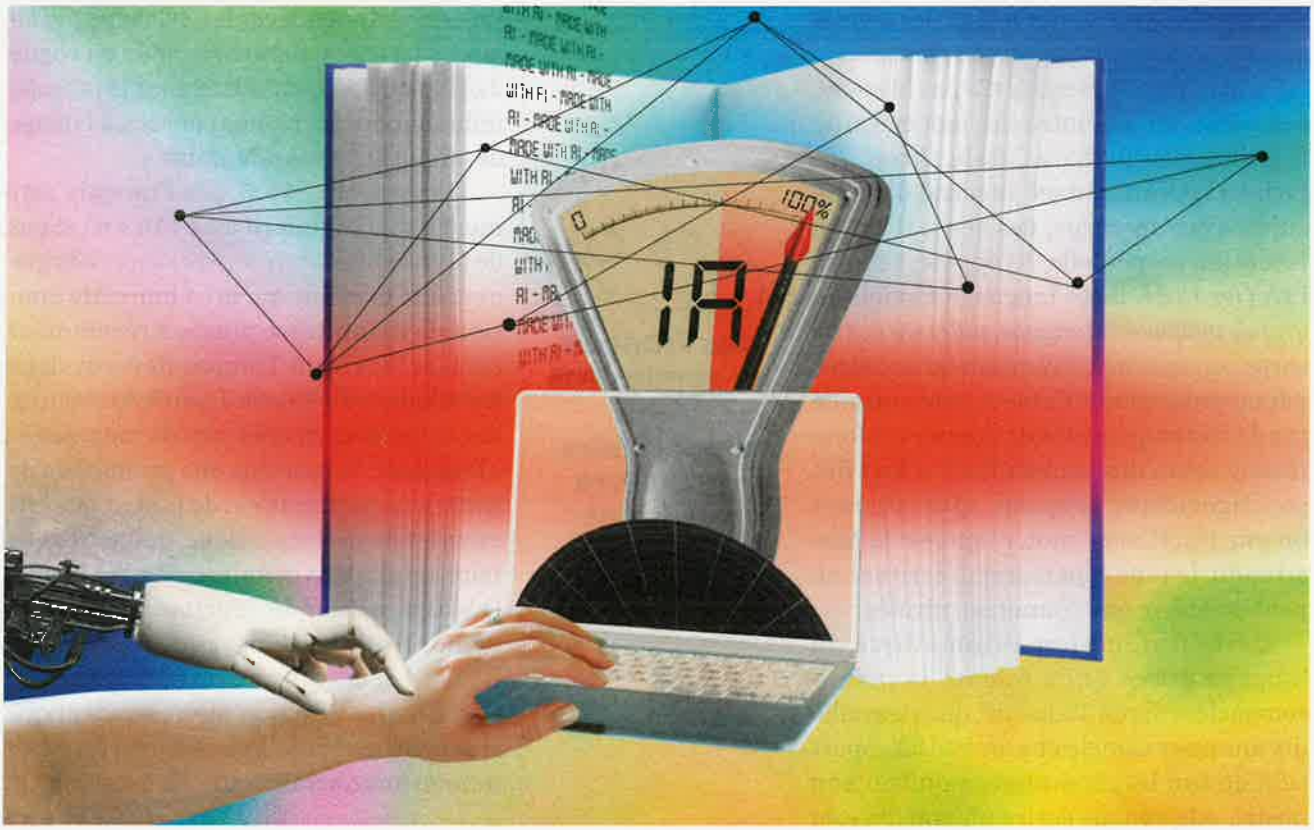
raboter, réajuster, affiner sans fin ! C'est le corps-à-corps avec un texte pendant des mois, des années, qui me fait vibrer. » Avis partagé par Alexis Jenni : « Écrire est le travail de ma vie. J'ai un rapport intime au langage : déléguer à la machine ce que j'aime le plus faire dans l'existence est un contresens. » Et la romancière Belinda Cannone de renchérir : « Demander à une machine d'écrire un texte, c'est comme demander à une danseuse de s'asseoir et regarder la chorégraphie que produit l'ordinateur. »

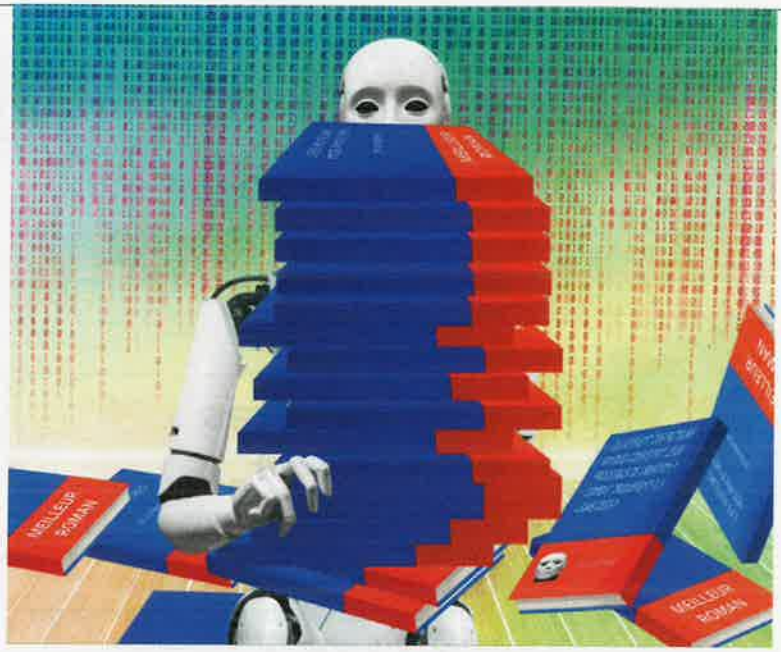
Ne pas « nourrir » la machine

Comment protéger ces artisans de l'écrit ? Et comment garantir la transparence sur la genèse d'un texte ? Quelques maisons d'édition se sont lancées dans des labels « 100 % humain ». Aux éditions de l'Observatoire, où a été publié l'essai d'Abel Quentin *(lire ci-contre)*, les auteurs s'engagent contractuellement à ne pas utiliser l'IA pour la « rumination » (le processus créatif, la recherche d'idée), la composition (le plan, les personnages, le chapitrage) et l'écriture. Y recourir est en revanche autorisé pour la recherche d'informations. « Ce n'est peut-être pas parfait, souligne Emma Saudin, directrice de la fiction, mais nous ne voulons pas que l'IA remplace la voix humaine. Et nous ne souhaitons pas "nourrir" la machine en soumettant nos textes à un détecteur. » Une cinquantaine de maisons d'éditions québécoises avaient déjà décidé de faire de même, en décembre 2025, en rejoignant le Regroupement pour l'art humain (RAH). L'éditrice Sabine Wespieser, elle, n'envisage pas de label, mais souligne que « l'important est la relation de confiance avec l'auteur, et le travail qu'éditeur et auteur font ensemble ».

Ce 22 octobre, le groupe Madrigall, via son président Antoine Gallimard, a annoncé vouloir passer au détecteur d'IA,

•••





•••

dès janvier 2027, les manuscrits soumis aux maisons d'édition du groupe (Gallimard, Flammarion, Denoël, POL, Minuit, etc.) sans en expliciter encore les modalités. Les Nouveaux Éditeurs s'y engagent aussi, comme la plateforme d'autoédition Librinova. Mais cette bonne volonté soulève trois problèmes clés. Un premier, existentiel : l'humain déléguerait-il à la machine le dernier mot sur l'humain ? Deuxièmement, en soumettant un texte à un détecteur d'IA, on donne son texte à la machine, et on participe donc à l'immense pillage de données par les entreprises de la tech. Enfin, les détecteurs d'IA sont-ils fiables à 100 % ?

Question de pertinence

Ce dernier point illustre l'impossibilité d'un arbitrage définitif. Jusqu'à la mise en cause de Thélyson Orélien par le compte « Balance ton Claude » (en référence au nom d'une IA), personne ou presque n'avait entendu parler de Pangram. Le journaliste du *Figaro* Samuel Fitoussi, par qui le scandale est arrivé, a soumis *C'était ça ou mourir* à ce détecteur, « le plus fiable du marché » selon des spécialistes. Résultat : le roman aurait été écrit presque intégralement par l'IA. Or, selon ActuaLitté, une des principales revues littéraires en ligne, le livre obtient, via Pangram, « 84 % d'IA » avec une classification « *mixed* », suggérant un mélange de contenus humains et artificiels.

Récemment, sur la liste des livres en lice pour le prix Interallié, le roman *Je*, de Lilia Hassaine, a été détecté comme ayant été écrit à 40 % par l'IA, indiquait le membre du jury Gilles Martin-Chauffier, le 13 octobre. Or le test réalisé par ActuaLitté le 24 octobre a indiqué 21 % d'IA ; celui de la romancière et son éditeur Gallimard, 10 %. Ces écarts signalent un manque certain de précision. Sans compter que les IA progressent à toute allure... et peuvent tricher !

Pour faire la lumière, les éditions québécoises du Boréal, qui publiaient Thélyson Orélien, ont fait analyser ses versions de travail : « Les résultats ont révélé des traces de balises d'IA dans les métadonnées de certains documents », indique-t-on au sein de la maison d'édition, ce qui l'a décidée à rompre son contrat avec l'auteur. Pas tant en raison de la présence de ces balises qui ne disent rien de la manière dont Thélyson Orélien a utilisé l'IA, que parce qu'il a toujours nié y avoir eu recours. La confiance a été cassée. « D'accord, c'est un tricheur, reconnaît Frédéric Martin, président des éditions Robert Laffont, mais une IA toute seule est incapable de générer un texte pareil. Donc Thélyson Orélien est un auteur malgré tout. Et je le défends. Ce qui est important, c'est la transparence. Qu'il nous dise comment il a travaillé. S'il a fait tester des scénarios, s'il a copié des témoignages recherchés par l'IA, s'il a fait générer des textes, et combien. »

46 %

des Français estiment qu'un livre soupçonné d'avoir été écrit avec l'IA devrait être retiré des sélections des prix littéraires.

Source : étude Ipsos BVA, octobre 2026.

Une histoire de franchise

Certains auteurs indiquent écrire avec l'IA, comme Alain Damasio, star de la science-fiction, ou Vincent Ravalec qui dit l'utiliser de « façon totalement décomplexée » et appelle les artistes « à s'en emparer pour en faire un outil de création » et « inventer avec elles des œuvres à couper le

souffle »[4]. C'est aussi l'avis d'Albin Serviant, entrepreneur dans le tech et président de la future Maison de l'IA à Paris, qui vient de créer avec Alexandre Gefen, agrégé de littérature et directeur de recherche au CNRS, le prix Pascal de littérature IA, visant à récompenser une œuvre écrite avec l'intelligence artificielle. Un prix présidé par Jacques Attali, qui sera remis en décembre. « Nous l'avons créé pour lancer un vaste débat autour de l'IA », explique Albin Serviant, qui s'accorde avec les artistes sur le devoir de transparence.

Les écrivains et éditeurs interviewés aimeraient que Thélyson Orélien s'explique. « Ce n'est pas grave qu'il y ait des textes écrits avec l'IA, soulignent Barbara Cassin, Alexis Jenni ou Sabine Wespieser. Il y a toujours eu des prête-noms, des gens qui suivent un script et écrivent à la chaîne, par exemple des livres Harlequin. Mais un auteur ou une autrice devrait faire apparaître en couverture ou au dos qu'il l'a utilisée pour écrire. » Avec un espoir : que le lecteur curieux aille toujours traîner en librairie et lire des livres plus exigeants, car c'est un plaisir de cheminer avec la voix d'un être humain.

« Après la baguette industrielle, on est revenu au pain tradition ; car on sait que c'est bon pour nous, s'amuse Serge Joncour. Alors le lecteur ira chercher là où c'est bon. » « Le risque est que la littérature devienne une activité confidentielle comme les clubs de jazz », fait remarquer Alexis Jenni, prix Goncourt 2011. Mais cela n'a-t-il pas été toujours le cas ? Sur cette question, vous avez quatre heures ! Et sans IA s'il vous plaît. ■

1) « Generative AI floods and dilutes the market for books », août 2026.
2) *Croire au code*, Éd. Héloïse d'Ormesson, 304 p. ; 20 €.
3) « Les Français et l'usage de l'IA dans la littérature », Ipsos BVA, octobre 2026.
4) Dans *Le Monde* daté du 1er juillet 2025.

